

Le manuscrit Y de la bibliothèque patrimoniale de Bastia

Antoine Tramoni

20 avril 2011

Descrizione dell' Isola di Corsica, di alcune sue bontà, e delle cose prodotte dalla natura, fatta modernamente da Marc' Antonio del Vescovato. Tel est le titre qui figure en tête du premier feuillet du manuscrit Y. Incomplet et inexact, il a égaré plus d'un lecteur et cela explique sa « disparition » durant un demi-siècle, avant d'être retrouvé voici quelques années. On doit raisonnablement considérer ce manuscrit de 431 feuillets comme une copie de la première partie d'une *Histoire de la Corse* dont Marc Antonio Ceccaldi (*del Vescovato*) est le maître d'œuvre. Il assemble une *Description de la Corse* empruntée à Giustiniani - sans jamais le citer - avec les *Chroniques* de Giovanni della Grossa et Pier Antonio Montegiani, suivies d'une seconde partie couvrant la période de 1525 à 1559 - ici absente - dont il est l'auteur à part entière¹.

Bien que tardif (XVIII^e siècle) ce manuscrit est précieux : il offre un état de l'œuvre de Ceccaldi en cours d'élaboration, avant qu'il ne résume, et parfois mutile, la version la plus ancienne de la *Chronique* de Giovanni della Grossa. La copie porte ainsi la tradition manuscrite d'une source narrative essentielle pour la connaissance de la Corse médiévale. Les textes de Giustiniani et Montegiani ayant fait l'objet d'une édition critique, c'est à l'œuvre du *scrivano* della Grossa que sera consacrée cette note d'introduction².

Le texte compte 365 feuillets (f° 24 v° à 389 r°). Visiblement plusieurs mains ont pris le relais d'un copiste principal dont l'écriture élégante et bien calibrée ne présente pas de difficulté majeure de lecture. De nombreuses annotations portées dans la marge signalent des variantes se référant aux éditions imprimées

1. La seconde partie due à M.A. Ceccaldi s'arrête à la date de 1559. L'auteur décède brutalement en 1561, âgé seulement de 40 ans, alors qu'il était en mission à Gênes. L'archidiacre du diocèse de Mariana, Anton Pietro Filippini, lui-même originaire de Vescovato, poursuit l'œuvre de Ceccaldi et fit imprimer à Tourmon, en 1594, l'ensemble de l'ouvrage grâce au mécénat intéressé d'Alphonse d'Ornano. *La Historia di Corsica...* fit l'objet d'une réédition (Pise, 1827-1831) procurée par Gian Carlo Gregori et dont le commanditaire était le comte Pozzo di Borgo (voir catalogue de l'exposition qui s'est tenue à la bibliothèque patrimoniale de Bastia en octobre 2005, *Histoire d'un livre : le manuscrit de Bastia de la Chronique de Giovanni della Grossa*)

2. Cette édition critique procurée par A.M. Graziani sous le titre : *Histoire de la Corse*, 1464-1560 (A. Piazzola, Ajaccio, 2006) regroupe la chronique de Montegiani réécrite par Ceccaldi, suivie de l'Histoire de ce dernier. L'ensemble est précédé par les pages qui couvrent la période de 1464-1470, dont l'attribution est incertaine.

(Tournon, 1594 ; Pise, 1827-1831). Elles peuvent aller jusqu'à la note de bas de page pour un passage emprunté à l'historien espagnol Pietro Mexia (f° 32 r°), ou au sujet de l'âge du chroniqueur, à l'encre rouge, d'une écriture ronde avec pleins et déliés (f° 389 r°), dont l'auteur n'est autre que l'ancien bibliothécaire, le baron Cervoni³. Le signalement, à grands coups de crayon, des nombreuses et parfois très longues interpolations, ajoute au malaise : on a le sentiment que le manuscrit a été traité comme un vulgaire exemplaire de travail.

L'abbé Letteron raconte comment la préparation des notes pour la traduction de *La Historia di Corsica*, dite de Filippini, lui fit découvrir dans le fonds ancien de la Bibliothèque de Bastia, un manuscrit attribué à Ceccaldi dans lequel il reconnaît la version vraisemblablement la plus proche du texte original de Giovanni della Grossa qu'il se propose de publier plus tard⁴. Plusieurs fois annoncée cette publication ne verra le jour qu'après 22 ans d'attente, en novembre 1910. Sans traduction ni appareil critique, dans une hâte éditoriale visible, imputable à la controverse historiographique qui l'oppose alors à R. Colonna de Cesari Rocca. C'est fort dommage car L. A. Letteron était le mieux préparé pour offrir aux lecteurs une édition critique. Telle quelle, l'édition de 1910 marque un tournant décisif dans l'histoire de la réception de l'œuvre, même si, l'habitude aidant, bien des travaux historiques continueront de se référer à la compilation Ceccaldi.

Letteron rapportait une belle histoire qu'il tenait d'une note de Gian Carlo Gregori : Matteo Buttafoco (1731-1806) aurait découvert un important manuscrit chez un libraire parisien. N'ayant pas les moyens de l'acheter, il demanda à l'emprunter et en profita pour le faire copier. L'exécution hâtive, comme l'atteste le recours à plusieurs copistes, pourrait donner quelque crédit à l'anecdote. Mais cela suppose un libraire fort complaisant et la nécessaire substitution du *Capitano* Antonio Buttafoco (1707-1758) en lieu et place de son fils Matteo, trop jeune pour mener à bien une telle entreprise⁵. Cette copie, conservée dans

3. L'identité de l'auteur des notes à l'encre rouge – fort savant, mais peu respectueux du manuscrit – est donnée dans le numéro de 1890 du *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse* (derniers fascicules de la traduction par l'abbé Letteron de *La Historia di Corsica* dite de Filippini). La longue note manuscrite qui se termine au bas de la page 473, est signée du bibliothécaire, le baron Cervoni. Manière de solder le débat qui l'avait opposé à l'abbé Letteron, quand celui-ci identifia, vers 1888, dans le manuscrit Y, la version la plus ancienne de la Chronique de Giovanni della Grossa.

4. L'abbé Letteron a publié la traduction de *La Historia di Corsica* en plusieurs livraisons du *Bulletin de la SSHNC* (1888 à 1890), rassemblées ensuite en un volume sous le titre *Histoire de la Corse* (Librairie E. Ollagnier, Bastia). Toutes les notes à propos de cette publication se réfèrent à la dernière édition : Stamperia Sammarcelli, Bastia, 2000. Quant à la version longue de la *Chronique de Giovanni della Grossa* elle a été publiée par l'abbé Letteron en 1910, et rééditée récemment sous le titre de *Chronique médiévale corse*, avec une traduction de Mathée Giacomo-Marcellesi et une introduction d'Antoine Casanova et de la traductrice (La Marge, Ajaccio, 1998).

5. Antonio Buttafoco (1707-1758). Né à Bastia dans une famille influente originaire de Vescovato, il est désigné comme otage par la Consulte du 8 juillet 1738, en garantie de l'accord signé au terme de la première intervention française en Corse. Son séjour forcé à Toulon, durant 5 mois, lui fait découvrir le port militaire, « ... *il primo del Mediterraneo ; l'arsenale che serve alla costruzione delle armate navali è così magnifico che è degno d'un Re di Francia* » écrit-il dans ses mémoires. Séduit par le modèle politique de la monarchie française, il entre au Royal-

les papiers de la famille, sera offerte à la bibliothèque de Bastia par le colonel Luigi Buttafoco (1790-1871).

Si l'on en croit la notule, ancienne à en juger par l'écriture et l'encre délavée, accrochée au titre (f°1 r°), c'est ce manuscrit de Bastia qui aurait servi de matrice pour établir la copie modernisée (orthographe, lexique, ponctuation, mais parfois allègement du texte et même réécriture) conservée à la Bibliothèque nationale de France (ms Ital 839), datée de 1754, faite à l'initiative d'Antonio Buttafoco. Lequel en profite pour introduire le nom de sa famille dans la *Chronique* de Montegiani, ce qui, à défaut de noblesse, vaut brevet de notabilité (f° 882). Il s'agit là, il est vrai, d'un léger coup de pouce comparé aux manipulations dont la *Chronique* de Giovanni della Grossa avait déjà été l'objet. Dans la préface à l'édition de 1910 (*Croniche di Giovanni della Grossa e di Pier'Antonio Montegiani*, p. XIX) Letteron recensait 4 copies de la version longue : le manuscrit Y, la copie Buttafoco (BNF), la copie Galeazzini appartenant aujourd'hui à un collectionneur privé, et la copie Pozzo di Borgo. On a perdu la trace de cette dernière, mais elle est bien connue par les travaux de Gian Carlo Gregori au XIX^e siècle, puis ceux de Colonna de Cesari Rocca. Toutes ces copies reprennent les mêmes interpolations et sont très proches, à quelques variantes près. On peut donc considérer qu'elles procèdent du même manuscrit-source. Quant à l'archaïsme orthographique du ms Y, bien marqué dans plusieurs passages, il faut y voir le signe d'une probable antériorité. Letteron en toute rigueur philologique élimine les interpolations. Mais l'histoire du texte n'y trouve pas son compte car ces pièces rapportées permettent de suivre à la trace les tentatives d'instrumentalisations successives qui renseignent sur le cheminement de la tradition manuscrite.

La plus indiscreète et la plus maladroite des manipulations prend la forme d'une volumineuse interpolation de documents appartenant à la famille d'Ornano. Parfaitement incongru au beau milieu de la *Chronique*, ce dossier (f°347 v° à 360 r°) assemble dans le désordre, des lettres très polémiques échangées entre la chancellerie de la couronne d'Aragon et le doge de Gênes, des lettres du roi d'Aragon aux *signori cinarchesi* entremêlées de brevets délivrés par le roi de France, et pour faire bonne mesure un extrait du livre de J.B. L'Hermite, publié à Paris en 1667⁶. Avec beaucoup d'indulgence on y verra une tentative avortée

Corse alors en formation et entreprend une carrière riche en faits d'armes : tentative de descente en Angleterre (1744), bataille de Fontenoy (1745). Une grave blessure en 1746 met un terme à sa carrière militaire. Il rentre en Corse et occupe sa retraite à des travaux historiques (*Raccolta dei capitoli stati publicati in Corsica accordati in vari tempi dalla serenissima Repubblica di Genova... 1730-1752*, BM Bastia). Recueil suivi deux ans plus tard par la copie modernisée de l'Histoire de Marc'Antonio Ceccaldi dans laquelle est insérée la Chronique de Giovanni della Grossa (BNF, ms ital 839). Les pages de titre de ces deux manuscrits présentent une grande similitude (lettres majuscules imitant des caractères d'imprimerie) inclinent à penser que ces travaux sont l'œuvre du même copiste de Bastia... ou de Vescovato. Il se pourrait donc que la « découverte » du manuscrit, chez un libraire parisien, ne soit qu'un paravent commode pour masquer une origine un peu trouble. Peut-être même « familiale » : le capitano Antonio Buttafoco avait épousé une fille d'Andrea Ceccaldi (1692-1741), qui appartenait à la famille de l'historien Marc'Antonio Ceccaldi. Le baron Cervoni a consacré à Antonio Buttafoco un bel article dans le *Bulletin de la SSHNC* (juin 1881).

6. J.B. L'Hermite de Souliers, *Les Corses français, contenant l'histoire généalogique des*

d'instrumentalisation du texte venant s'ajouter à la maltraitance du manuscrit, utilisé comme support pour conserver la mémoire familiale. La généalogie de la *casa Lecca*, glissée avec habileté dans le cours du récit à propos du château éponyme, offre un cas de figure plus élaboré : *E li è oppinione che si chiamasse quel castello Lecca o Lecha per la memoria antiqua di la casata e famiglia di Marco Portio Lecca antiqui romani* . . . (f° 158 v°). Suit alors un beau passage sur les vicissitudes endurées par d'illustres familles romaines dont le souvenir avait été conservé jusqu'à Ugo Colonna, contemporain de Charlemagne, et ancêtre des cinarchesi dont le nom sera perpétué par les Colonna Leca. Letteron n'est pas dupe d'une telle construction généalogique puisqu'il n'en conserve qu'une partie. Mais c'est à R. Colonna de Cesari Rocca que reviendra le mérite d'identifier le commanditaire de l'opération : Vazquez de Leca, Secrétaire particulier du roi d'Espagne Philippe II, soucieux de se procurer à bon compte quelques quartiers de noblesse utiles à sa carrière, en les empruntant à la lignée des Leca⁷. C'est probablement à l'initiative de Vazquez de Leca que ses collaborateurs vont interpoler dans la *Chronique* les nombreuses pièces d'archives provenant de la chancellerie de la couronne d'Aragon et les multiples références aux historiens espagnols Pietro Mexia et Jeronimo Zurita⁸. Tous les manuscrits connus de la version longue reproduisant ces mêmes interpolations, on peut en inférer que le manuscrit-source était « espagnol ». L'instrumentalisation de la *Chronique*, manigancée par Vazquez, relayé ensuite par la famille d'Ornano, a donc sauvé du naufrage le texte le plus proche de la version originale.

On se perd en conjectures sur la fonction assignée aux multiples interpolations empruntées à Giustiniani, parfois en redondance avec le récit de Giovanni della Grossa. Le cas est flagrant pour le siège de Bonifacio (1420). Le *scrivano*, contemporain de l'événement en donne un récit factuel, précis et distancié. Alors que Giustiniani montre une belle virtuosité dans une relation pleine de fureur, multipliant les angles de vue, passant du tableau d'ensemble au personnage situé au cœur de l'action, le tout agrémenté de quelques dialogues (f°253 r° à 260 v°). S'agirait-il seulement d'attester la véracité du récit du *scrivano*? On y verrait plutôt la présentation en miroir d'une prose notariale, face à l'éclat du style du

plus illustres seigneurs et gentilshommes de l'île de Corse, lesquels se sont attachés au service de la France, Paris, 1667. Après le grave incident survenu à Rome (1662) entre soldats corses de la garde pontificale et gens de l'ambassade de France, cet ouvrage de commande au bénéfice de la lignée d'Ornano, est destiné à réhabiliter dans l'esprit de Louis XIV la réputation des hommes de la « nation corse ».

7. Sur Vazquez de Leca (1545? - 1591), secrétaire de Philippe II, on pourra se reporter à notre article : L'abbé Letteron et le comte Colonna de Cesari Rocca : une convergence historiographique manquée, *Bulletin de la SSHNC* (à paraître, 2^e semestre 2011).

8. Pietro Mexia (1496-1552), auteur d'une histoire de la Rome impériale, fut l'historiographe de Charles Quint. Jeronimo Zurita (1512-1580), en latin Surita, mais écrit Sorita et parfois Soria par le copiste, fut secrétaire de l'Inquisition à Madrid, puis nommé historiographe de la couronne d'Aragon à partir de 1549. Son grand ouvrage *Anales de la Corona de Aragon*, 6 vol. publiés entre 1562 et 1569, est aujourd'hui encore considéré comme une source fondamentale par les historiens. Par la suite Zurita fut nommé secrétaire particulier du roi Philippe II. Vasquez de Leca connaissait l'œuvre de Pietro Mexia, originaire de Séville comme lui ; il était aussi le contemporain de Zurita, et son successeur dans la fonction de secrétaire particulier du roi. Ce qui explique l'importance dans le manuscrit Y des interpolations empruntées à ces deux auteurs.

grand humaniste chargé par François 1er d'enseigner l'hébreu à l'université de Paris. Et justifier du même coup cette appréciation teintée de commisération :

Chi legera questa storia vedrà la differenza del modo e eloquentia di scrivere da Giovanni della Grossa al Justignano... però si può ben dire che fusse homo poco eloquente, e di poca esperienza di storiographo, anzi homo buono, semplice i nel dire le sue verità, e fu homo fuor di passione e affetionato a la nazione genovese, la qual sempre servi con perfetta fedeltà... (f°259 v°/260 r°).

Ce qui, ne serait-ce que sur ce dernier point, mérite d'être nuancé. En juin 1420, quelques mois avant le siège de Bonifacio, Giovanni della Grossa participe à la bataille de Biguglia contre les Génois, au côté de Vincentello d'Istria comte de Corse, et rapporte ce fait d'armes avec une évidente satisfaction. Ce qui ne l'empêche pas d'ouvrir, avec une belle hauteur de vue, le chapitre *Dil stato di Comune di Genova in Corsica...* par un hommage appuyé à la cité ligure : *Città preclara inel mondo e in ogni tempo li abbia fiorito homini di grande valore e illustri in arme di mare e ancora di terra...* (f°178 r°).

La contribution de Ceccaldi est d'une autre nature. Elle porte d'abord sur l'opération d'assemblage qui nécessite quelques ajustements, notamment pour les premières pages de la *Chronique*. Ce qu'indique le manuscrit : « *Il capitolo qui sopra fu facto da March'Antone del Vescovato che dovea vivendo far in meglio forma questo libro...* (f° 26 r°). Cette mise en forme trouve sa conclusion au terme de la *Chronique* : *Fino a lo anno dil mille e quattro cento sessanta quattro scrisse Giovanni di La Grossa...* (f° 389 r°). Or, cette date coïncide avec un changement politique considérable énoncé en sous-titre : le passage de Gênes - et de la Corse du même coup - sous l'autorité du duc de Milan (1464). L'adéquation chronologique est trop belle, et toute une tradition a placé à cette date la fin de la *Chronique* et la mort de son auteur. La prudence est requise, d'autant que le copiste multiplie les erreurs à propos de la date de naissance de Giovanni della Grossa (*treicento sessanta otto*, 1368 au lieu de 1388, date facilement contrôlable : *...il anno mille e trecento octanta octo...a ondecim di decembre...* f° 201 r°). Ce qui trouble un lecteur ancien qui pose une opération dans la marge et corrige le manuscrit. Il y a plus. L'édition de Tournon (1594) qui reprend le manuscrit de la Bibliothèque vaticane, propose une autre date : « ... les malheurs des temps... suivant Giovanni della Grossa dont l'histoire finit ici, durèrent ... jusqu'en l'an 1470 » (*Histoire de la Corse*, op.cité, p.212). Ce décalage chronologique qui repousse la fin de la *Chronique* de 6 ans, et du même coup la mort de l'auteur, laisse perplexe. On en vient à s'interroger sur le caractère un peu vague des quelques lignes que Ceccaldi consacre au *scrivano* en ouverture de sa compilation : « Seul un certain Giovanni della Grossa, né en Corse, qui vivait au temps de nos pères et de nos aïeux, raconte, bien qu'en style grossier, et sans qu'on sache sur quoi il se fonde, comment cette île commença à être habitée... » (op.cité, p.75). Cette mise à distance, de l'homme comme de l'œuvre, installe Ceccaldi dans la posture condescendante du lettré qui s'emploie à bonifier une langue un peu rustique. Il s'autorise parfois quelques approximations (« Giovanni della Grossa du pays de Cilaccia », idem, p.157), mais ne permet pas de

trancher la question de la fin de la *Chronique* : 1464 ou 1470 ? Il faut en prendre son parti : en l'état actuel de la documentation, il n'est pas possible d'arbitrer en faveur de l'une ou l'autre version. Accepter l'incertitude, ainsi que le suggère Gian Carlo Gregori, apparaît comme la solution raisonnable : *Ne sappiamo in quel anno passasse a vita migliore, ne ove giaccino le sue originali memorie...* (*Prefazione*, Tome1, édition de Pise, cf. p.10).

La copie de la *Chronique* comporte des lacunes. L'une d'entre elles ne fait guère de doute puisqu'elle est signalée et aussitôt comblée avec autorité. A propos de la rivalité qui opposa durablement Giudice della Rocca et Giovanniello, on trouve cette incise : *Ci manca una carta... secondo me* (f° 147 r°); soit quinze lignes accompagnées de cette remarque : *...in Corsica non li sono stati homini che molto si abbiano diletato di scrivere o porre per stampa li soccessi...* L'assurance de l'intervenant – plutôt que du copiste – qui connaît l'histoire de la Corse et l'imprimerie (*per stampa*) pourrait désigner Ceccaldi. A bien y regarder les pages consacrées à Giudice della Rocca proposent une biographie assez complaisante qui verse dans le mythe et ignore le monde extérieur à la Corse. Certes, la *Chronique* évoque la *guerra fra le due Repubbliche di Pisa e Genova...* (f° 69 r°) installée dans la longue durée. Mais la bataille navale aux alentours de l'îlot de la Meloria (1284) qui se solda pour Pise par un désastre irrémédiable, est ignorée. Les conséquences pour la Corse seront immédiates : Gênes pousse alors son avantage et entreprend de mettre au pas les seigneurs du Delà-des-Monts. Une expédition conduite par Luchetto d'Oria qui débarque dans le golfe du Valinco, à proximité de la piève de Bisoggiè, oblige Teodosio Biancolaccio, seigneur de Bisoggiè, à faire acte d'allégeance à la République devant notaire le 19 mai 1289 (*Histoire de la Corse*, op.cité, p.131). Le *notario-scrivano* della Grossa, qui raconte en détail le siège du *castello* de Bisoggiè vers 1250 (f°135 r°) pouvait-il ignorer un acte de cette importance ? D'autres lacunes sont repérables. Le chroniqueur relève les épisodes de *mortalità* au fil du récit, parfois sans les commenter, comme cela se produit pour celle d'Aleria en 1340 parmi les soldats (f°166 r°); ou au contraire propose une analyse fine des lourdes conséquences économiques, sociales et politiques, de l'énorme mortalité de 1370 (*morse piu dil terzo delle persone di Corsica...* f°186 r°). De même rapporte-t-il avec précision l'épidémie introduite par les pèlerins qui s'étaient rendus à Rome pour le jubilé de 1450, dont les effets seront limités par une sorte de « quarantaine » avant la lettre (*per la buona diligentia di guardarse da un luogo a l'altro*, f°310 r°). Mais rien sur la Peste noire qui déferla sur tout l'Occident médiéval en 1347/48, soit 40 ans tout juste avant la naissance du *scrivano della Grossa*. Alors que le chroniqueur florentin Giovanni Villani note en août 1347 : « ...per la mortalità venuta di Levante... furono si maculati d'infermità, e di morte le dette Isole di Sardigna e di Corsica, che non vi rimasono il terzo vivi degli abitanti del paese, e de Genovesi⁹. L'énorme ponction démographique signalée par Villani (*il terzo vivi...*) qui emporte les deux tiers des habitants, à laquelle se serait ajouté le *terzo* rapporté par Giovanni della

9. R. Colonna de Cesari Rocca, *Notes critiques sur Gênes et la Corse (1347 - 1360)*, Genova, 1900, (cf. p. 4/7).

Grossa, aurait dépeuplé la Corse et laissé des traces dans les annales et autres chroniques. On fera donc l'hypothèse qu'il s'agit de la même épidémie, étalée dans le temps et l'espace, devenue pandémie, avec des épisodes récurrents comme cela s'observe en Terre ferme ; le tout rapporté avec une estimation émotionnelle de la mortalité ¹⁰.

L'incertitude nous ramène à Ceccaldi. Dans la page d'introduction à la compilation, il prend ses distances : « Giovanni della Grossa . . . rapporte beaucoup d'autres choses anciennes qui ressemblent plutôt à des fictions poétiques qu'à des histoires véridiques » (op.cité, p.75/76). Mais il ajoute un peu plus loin que « pour les événements arrivés depuis 1200 » il s'en rapporte « absolument » à son ouvrage. Il résume sévèrement les pages d'histoire romaine, puis carolingienne, mais conserve parfois le texte à la lettre, y compris pour les légendes et les personnages mythiques comme Ugo Colonna. Se prenant au jeu de la réécriture, il offre sur la mort d'Arrigo Bel Messer une « belle » page se terminant par le fameux distique :

È morto il conte Arrigo Bel Messere
E Corsica sarà di male in peggio (op.cité, p. 93)

Les quelques pages d'histoire de l'Antiquité, glissées dans la trame de récits légendaires, ne sont pas dénuées d'intérêt. Parfois réécrites par Ceccaldi qui s'entoure de précautions – *Dicie Giovanni della Grossa...* – elles font de la Corse l'enjeu majeur de la troisième guerre punique, inaugurant ainsi un tropisme promis à un bel avenir (la Corse comme centre du monde). Quant à la périodisation de l'histoire romaine elle surprend par sa netteté (f° 28 v°) et paraît avoir été puisée à bonne source. On peut y voir le fruit du séjour à Rome du chroniqueur, en 1445 (f°301 r°), et de la brève fréquentation, au sein de la curie pontificale, de ces humanistes recrutés par le pape Eugène IV, qui ouvrent la voie à l'historiographie savante et commencent à exhumer les vestiges de la grandeur antique ¹¹. Il faut attendre la traduction de *La Historia di Corsica* par Letteron (*Histoire de la Corse*, 1888) pour une lecture renouvelée. Il considère que la partie originale du récit commence à la fin du XIII^e siècle, et gagne en précision après l'insertion de la notice autobiographique glissée dans la *Chronique* :

... e in quello tempo dil conte il anno mille e trecento octanta octo
nacque a Goglermo da Grossa a ondecì di decembre un figliolo che si
chiamò Jovanni di la Grossa che fu scrivano e molto degno di fede,
è quello che raccolse libri degni di fede antiqui, per tutta Corsica li
ricercava... (f°201 r°).

10. J.N. Biraben, *Les Hommes et la peste en France et dans les pays méditerranéens*, 1975 (cf. annexe IV du T.1).

11. Le personnel de la curie romaine n'était pas si nombreux dans ces années de reconstruction, après le Grand Schisme, pour que Giovanni della Grossa, reçu en audience par le pape Eugène IV, le 13 octobre 1445, et salarié en qualité de *straordinario di Roma* (f°301 r°), ait pu ignorer les travaux du secrétaire apostolique Flavio Biondo (1388-1463). Celui-ci mettait alors la dernière main à un ouvrage traitant de la topographie de l'ancienne Rome, dédié à Eugène IV (*Roma instaurata*), suivi quelques années plus tard d'une histoire des institutions (*Roma triumphans*) ; voir la belle notice du *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastiques*, tome 8. On peut penser que le climat intellectuel qui régnait alors dans ce microcosme romain a contribué à la vocation historienne du *scrivano della Grossa*.

De fait, l'irruption de l'auteur au cœur du récit marque un tournant. En forçant un peu le trait on pourrait lire la seconde partie comme une œuvre juxtaposée : un avant, emprunté pour l'essentiel à des livres *antiqui* et aux récits des conteurs, suivi d'un après, écrit par un témoin direct et perspicace qui offre une mine d'informations et parsème le texte d'éclats biographiques. Sur la première partie Letteron se montre très réservé. Il n'a pas de mal à démontrer que la généalogie du comte Ugo Colonna, dont il met à mal l'historicité, est insérée dans une chronologie fautive qui ruine le crédit que l'on aurait pu accorder à la saga cinarchese. Mais il a tort d'accabler le chroniqueur au sujet de la guerre qui met aux prises, en 1353, Gênes et la couronne d'Aragon, pour la possession de la Sardaigne : « Il est difficile d'entasser plus d'erreurs en quelques lignes » écrit-il (*Histoire de la Corse*, op.cité, p. 144). Or, le texte de la compilation ne ressemble en rien à celui du manuscrit Y, au point que l'on hésite à l'attribuer à Ceccaldi, d'ordinaire mieux inspiré. Cette page d'histoire qui passe à la trappe est d'une richesse qui mérite examen. Elle est visiblement fondée sur une enquête menée par le scrivano au temps de son exil en Sardaigne (1414), et offre un récit circonstancié des combats : la révolte des Sardes contre les troupes du roi d'Aragon, puis la bataille navale de Porto Conte au nord d'Alghero (27 août 1353) qui se termine par une lourde défaite de la flotte génoise. Ce dénouement provoque le ralliement des *signori cinarchesi*... qui se souviennent opportunément que le pape avait donné la Corse et la Sardaigne au roi d'Aragon (*e questa donazione dil papa era justa*... f°170 v°). Qui plus est, le manuscrit rapporte un événement singulier : une rébellion de la population de Sassari qui, faute de pouvoir atteindre les soldats corses et aragonais de la garnison, s'en prend aux Corses de la ville (*tagliarmo a pezzi*... *sette cento Corsi*, 169 r°). On hésite devant une éventuelle surtraduction (700 morts?) de ce qui n'est peut-être qu'une amplification rhétorique... ou une erreur de copiste. Mais l'interprétation paraît claire : une émeute, « patriotique » à l'origine, qui prend une tournure xénophobe. La compilation Ceccaldi, seule source disponible durant trois siècles, ayant occulté ce chapitre d'histoire corso-sarde pour des raisons qui échappent, cet épisode rapporté par le seul Giovanni della Grossa, restera longtemps ignoré de l'historiographie. Et quand la version portée par le manuscrit Y (Letteron, 1910) rétablira le texte initial, c'est la médiocre réputation de la source qui découragera toute investigation¹² (12). L'infort une bibliographique de la *Chronique* vient de loin. Agostino Giustiniani, évêque de Nebbio, prête à l'un des protagonistes du *Dialogo nominato Corsica* cette réplique teintée d'ironie condescendante : « *Il vescovo non vole... riprovare le fabule della cronica*

12. La date exacte de l'émeute anti-corse de Sassari, rapportée par le seul Giovanni della Grossa, est ignorée. Le contexte permet de la situer en 1353, quand la Sardaigne se révolte contre la tutelle aragonaise. Les événements de Sassari, contemporains de ceux qui se produisent à Alghero, provoquent l'intervention directe et immédiate du roi Pierre le Cérémonieux (... *il re d'Aragona face fare subito armata*... f°169 r°). Mais la chronologie de Giovanni della Grossa comporte bien des signes de flottement. La date de la mort de Gogliermo della Rocca en 1354, lors de l'assaut du castello d'Istria, et non pas 1344 (f°172 v°), en est un bon exemple. La longue citation empruntée à Zurita (f°169 v° à 170 v°) se rapportant à des événements explicitement datés de 1404, ajoute à la confusion. Ce qui n'échappe pas au copiste qui évoque une erreur possible de date (1ère ligne f°170 r°).

*corsescha*¹³». N'en doutons pas, la *cronica* en question est bien celle de Giovanni della Grossa. En tacticien habile l'évêque évite la polémique frontale qui aurait pu indirectement contribuer à la promotion de l'œuvre¹⁴. Son attaque feutrée vise le maillon faible : *le fabule*, situées à la haute époque de l'histoire de la Corse, évacuant ainsi la critique parfois acerbe de la tutelle génoise. Il ne s'agit pas là d'un procès d'intention. Dans ses *Castigatissimi annali* l'évêque ne fait pas mystère de son engagement patriotique : « *Ho descritto minutamente l'isola di Corsica per utilità della patria*¹⁵... ». Marc Antonio Ceccaldi qui connaît bien l'œuvre de Giustiniani pour avoir « utilisé » sa Description de la Corse, lui emboîte le pas et choisit pour son exemplarité la légende du moscone di Fretto : « Cette histoire... paraît fabuleuse à tout homme de bon sens et je la tiens pour telle » (op.cité, p.107). Mais il prend soin de préciser que les habitants de la montagne croient la chose indubitable. Trois siècles plus tard, l'abbé Letteron reprend l'argument : l'auteur de la *Chronique* « n'a pas su distinguer la fiction de la réalité, il a même ajouté foi aux fables les plus grossières... » (*Histoire de la Corse*, Introduction, p.15). L'autorité de cette tradition historiographique a servi de caution à tout un courant hypercritique utilisant l'argument des « fables » pour discréditer l'ensemble de l'œuvre. Il faudra attendre le début du XX^e siècle pour que, timidement, R. Colonna de Cesari Rocca, puis de manière plus vigoureuse, dans le dernier tiers du siècle, Antoine Casanova, dans la mouvance d'une nouvelle histoire proche de l'ethnographie, appréhendent les croyances et légendes rapportées par Giovanni della Grossa comme d'authentiques sujets d'histoire. De même que les prédictions des bergers *spallisti* (f°146) ou le cérémonial de l'élection du comte de Corse.

Pour revenir à la fable du *moscone*, il est clair qu'une lecture, allant au delà du réalisme platement naturaliste, dévoile sans peine la richesse symbolique du texte. Sa cohérence stylistique, en rupture avec le phrasé rocailleux du scrivano, suggère une origine externe. La présomption est forte d'un emprunt à la littérature orale transmise par les conteurs, entretenue par la mémoire collective, et finalement recueillie par le chroniqueur (*è restato memoria perpetuamente... f°111 v°*). Tout l'imaginaire médiéval – bestiaire monstrueux, pluie de sang, demonio – est convoqué pour illustrer, par le biais d'un transfert sublimé, la lutte entre le seigneur tyrannique et les gens de peu (*giente povera*). Conscient de l'extraordinaire de la chose, le narrateur intervient dans le récit : « *io tengo per certissimo che Dio volse castigare li abominevoli peccati...* ». Cette invocation de Dieu, toujours présent quand s'active le diable, en dit long sur la religion de Giovanni della Grossa : une parfaite orthodoxie dans la fonction d'actuaire du

13. Agostino Giustiniani, *Dialogo nominato Corsica*. Terminé en 1531 (date de la dédicace), le manuscrit, bien connu des érudits, ne sera imprimé qu'en 1882 (texte revu par V. de Caraffa, *Bulletin de la SSNHC*, n° 21, 1882, cf. p. 9)

14. L'allusion à la *cronica corsescha* apporte la preuve qu'à l'époque où Giustiniani écrit le *Dialogo*... le manuscrit de Giovanni della Grossa circulait dans le cercle restreint des lettrés. A.P. Filippini confirme la chose pour la fin du XVI^e siècle, quand il invite le lecteur à comparer son œuvre avec les manuscrits de ses prédécesseurs (*Histoire de la Corse*, p.473).

15. Agostino Giustiniani, *Castigatissimi annali della Repubblica di Genova (1537)*. La citation est empruntée à la réédition de 1834, publiée à Gênes sous le titre : *Annali della Repubblica di Genova*, 2 volumes, cf. p.464.

synode de Corte (1426), qui coexiste avec des croyances païennes venues du fond des âges, rangées par l’Eglise dans la catégorie des superstitions. Homme de son temps, le *scrivano* croit aux signes prémonitoires, mais cultive dans sa pratique administrative et judiciaire un réalisme robuste, sans lequel son exceptionnelle carrière eût été impossible. Nul besoin d’en retracer les étapes : le lecteur les trouvera aisément en marge du manuscrit, depuis l’entrée au service du gouverneur génois en qualité de *notario*, en 1406, à 18 ans, jusqu’au temps de la retraite en 1457 (*gia vecchio e stracho dil mondo*, f°363 v°). Dans l’entre-deux, la lente ascension jusqu’à la plus haute marche de la hiérarchie judiciaire : *vicario di la corte... di tutto il stato cinarchese* (f°346 v°)¹⁶. Une carrière d’homme de savoir, au service des gouvernants qui se succédèrent durant ce demi-siècle, parcourant la Corse en tous sens, administrant et guerroyant, devenu au fil des ans le meilleur connaisseur de la politique insulaire. Ecrivain à son jeune cousin Galeazzo nommé gouverneur de la Corse, le doge de Gênes Lodovico Fregoso ne s’y trompait pas : « *Johanne scrivano della Grossa... è persona intendente... vi lo raccomandiamo* »¹⁷. La retraite venue, cette expérience du pouvoir lui permet d’écrire un livre d’histoire riche d’une information de première main, offrant un récit solide des événements (*soccessi*) hiérarchisés, encadrés par une série de tableaux qui constituent un véritable discours politique sur la Corse de la première moitié du quinzième siècle. Un livre fondateur : la première Histoire de la Corse.

16. *Lo stato cinarchese* est une fiction historiographique forgée par Giovanni della Grossa pour rendre compte du particularisme de la Terre des seigneurs (Delà-des-Monts). Cette invention n’a pas eu de postérité, à l’exception de la double mention qu’en fait Montegiani (f°407 r° et v°) et de l’unique mention dans le court récit consacré à l’arrivée de la flotte de Barberousse dans les eaux de la Corse (f°431 v°). Sur cette question on peut se reporter à notre article du *Bulletin de la SSHNC*, 1er trimestre 2007.

17. Lettre du doge de Gênes Lodovico Fregoso (8 mai 1449) à son jeune cousin Galeazzo nommé gouverneur de la Corse (ms 174, B.M. Ajaccio).